

histoires de
Jean-le-Sot

Texte poitevin et français



Édition

arcup

CONTES RECUEILLIS DANS LE CERIZÉEN - 2

histoires de
Jean-le-Sot

Enquêtes
Jany ROUGER

Conception du cahier
Jean-François MINIOT

Jean le Sot est le héros, bien malgré lui, de nombreux contes poitevins où sa bêtise « porte à rire ». Pourtant il arrive que Jean, malgré (ou plutôt grâce à) sa naïveté, réussisse là où tous les autres ont échoué. Ces deux facettes du personnage, vous les retrouverez dans les contes rassemblés dans le présent cahier.

Édition



avec le soutien
de la Ville de Cerizay
du Conseil Régional Poitou-Charentes
de la Ligue - FLEP 79

Montage et photogravure : CICÉRO - 79440 COURLAY

SOMMAIRE

• Jean le Sot (*)	3
• “De la manne que Dieu nous envoyate”	5
• Jean le Sot et Jean le Fin (*)	7
• Jean le Sot et Jean le Fin voleurs de fromages	8
• Celui qui fera rire la reine l’épousera	9
• Le conte du Bon-péteur	15
• Un bateau allant sur terre et sur mer	23
Jean le Sot revient du paradis	27

(*) Ces deux histoires de Jean le Sot ont déjà été publiés en 1993 dans le cahier “Mémoire du cerizéen” n° 2, intitulé “Contes recueillis dans le Cerizéen”. Celui-ci étant épuisé, nous avons jugé utile de les faire figurer dans ce nouveau cahier.

*

Les contes de ce cahier ont bien évidemment été recueillis **oralement**. Nous avons jugé indispensable, dans cette transcription **écrite**, de rester fidèles à la parole des conteurs et nous nous sommes interdit toute réécriture, si ce n’est l’ajout d’une ponctuation.

Voici quelques “clés” permettant de lire les textes en Poitevin.

— Les **e** sans accent se lisent tous “e”. Seuls les **e** munis d’un accent se lisent “é” ou “è”.

— Les **ll** (l mouillés) se lisent “y”.

— la plupart des consonnes finales sont muettes, sauf lorsque le mot suivant commence par une voyelle.

Jon l'Sot

Ine foé, ol avét in ome qui s'apelét Jon. Pi ll'étèt si sot que le l'apeliant Jon l'Sot. Ine foé, sa mére l'en-oèye vendre do beure o marchi, pi Jon, per lés chemins, ll'at vu que la tère al étèt toute fendue. O ll'at fét de la paène, ll'at étendu sin' beure dessus. Pi quant ll'at arivé ché lli, sa mére llé dit : “Bé qui que t'as fét de tout tin argen ?

— Ah bé, i é pa d'argen pasque i é mis tout min'beure per gréssè la tère, la-ba, qu'o me fesét de la paène.

— Ah bé, t'és bé sot, pove Jan, t'és bé sot!”

Ine ote foé, a l'en-oéye achetè dos allulles. Le revenét avèc tio paquéet d'allulles. Lle trouve in ome qu'enmenét ine chartie de fun, ét pi le llé dit : “Bé, t'és bé enbarassi, Jon !

— Ah bé oui, i enporte dos allulles per Meman.

— Mét lés dan su la chartie d'fun!”

Le lés garoche su la chartie de fun. pi quont ll'at éti rendu, ll'at bé éti chérchè sés allulles mé ol étèt pa cmode de lés trouvè!

Ine ote foé... Ll'avét tout l'tenp peou de mourir. Lle s'en va trouvè ine fame. Pi le llé dit : “Quant qu'i mourerè ?

— Ah, min' paove Jon, tu mouriras quont t'oras peti 3 péts.”

Pasqu'a savét que l'petét souvent. Alon, folét perton bé alè travallè. Lle s'en va per alè den l'chonp, lle ferme la porte, lle fesét bé atenssiin... pete in' pét! “Ah, i en é pu que deus!” Lle vela rendu den l'chonp, ll'ouvre le cllin. Lle fését bé encore atenssiin. Quont le cllin at été fermi... pete in' aote pét. Alon, o n-en restét pu que guèin. Lle s'en minte den in chagne, é pi quant ll'at éti rendu, lle se mét à ébronchè. Mé ol ét que ll'avét fét encore in éfort... pete encore in aote pét. Alon, le vela qui tinbe mort. Lle vela chét.

O passe dos gens su le chemeïn. Ll'ont dit : “Oh, Jon qu'ét mort, la-bas, fot qu'i alan le chérchè.” Ll'ont éti chérchè ine civére pi le ll'ont mis su la civére. pi ll'enmeniant, pi ll'passiant den le chemèin. Ol ét que le chemèin étèt sale! D'otfoés, ol avét pas de route, ol étèt que de la boullasse. Lle saviant poèin vour passè. Tout d'in coup, vela Jon qui dit : “Ah, moè, quont i ètès pa mort, i passés la-bas!

— Ah bé, i alan t'o fére saòere quont que t'étés pa mort!”

Lés vela qui lle chétant den la boullasse. É pi le l'ont léssi, pi ll'ont parti. Sé pas ce que l'at fét aprè.

Jean le Sot (traduction)

Il était une fois un homme qui s'appelait Jean. Et il était si sot qu'on l'appelait Jean le Sot. Un jour, sa mère l'envoie vendre du beurre au marché, et Jean, sur son chemin, a vu que la terre était toute fendue, craquelée. Ça lui a fait de la peine, il a étalé son beurre dessus.

Quand il est de retour chez lui, sa mère lui dit : "qu'as-tu fait de tout ton argent ?

— Je n'ai pas d'argent, j'ai utilisé tout mon beurre pour enduire la terre, là-bas, qui me faisait de la peine.

— Et bien tu es vraiment sot, mon pauvre Jean, tu es vraiment sot !"

Une autre fois, elle l'envoie acheter des aiguilles. Il revenait avec ce paquet d'aiguilles, il rencontre un homme qui emportait une charretée de foin et qui lui dit : "Tu es bien chargé, Jean !

— Oui, j'emporte des aiguilles pour Maman.

— Mets-les donc sur la charretée de foin !"

Il les lance sur la charretée de foin. Et quand il est arrivé, il a bien cherché ses aiguilles, mais elles n'étaient pas faciles à trouver !

Une autre fois... Il avait toujours peur de mourir. Il va trouver une femme et il lui dit : "Quand est-ce que je mourrai ?

— Ah, mon pauvre Jean, quand tu auras pété trois fois." (Parce qu'elle savait qu'il pétait souvent.) Il lui fallait pourtant aller travailler. Il s'apprête à partir pour un champ, il ferme la porte, il faisait bien attention, mais... il pète une fois ! "Allons, je n'en ai plus que deux !" Le voilà arrivé au champ, il ouvre la barrière. Il faisait toujours attention. Quand la barrière a été fermée... il pète une deuxième fois ! Il ne lui en restait plus qu'un. Il monte dans un chêne et, une fois dans l'arbre, se met à l'ébrancher. Mais il avait fait un effort et...il pète une troisième fois. Le voilà qui s'écroule, mort. Des gens passent sur le chemin. Ils disent : "Oh, c'est Jean qui est mort là-bas ! Il faut que nous allions le chercher !" Ils sont allés chercher une civière et ils l'ont mis dessus. Ils l'emportaient en suivant le chemin, mais le chemin était sale ! Autrefois, il n'y avait pas de route, les chemins étaient pleins de boue. Ils ne savaient pas où passer. Tout-à-coup, voilà Jean qui leur dit : "Ah, moi, quand je n'étais pas mort, je passais là-bas !

— Et bien on va te montrer quand tu n'étais pas mort !" Ils le jettent dans la boue. Ils sont partis en le laissant sur place. Je ne sais pas ce qu'il a fait après.

“De la manne que Dieu nous envoyate”

Ol avét Jan l’Sot pi sés deus frères. L’aviont leu père qu’étét malade. Lés deus frères, l’ont parti en vile per alé cherché do ravitallemen. Alore, quant l’ont parti, l’ont dit queme ça : “Tu feras bé chofé papa, terjou!”

Alore qui que le fét Jan l’Sot? Le mét dos fagots de boas den le four, pi le mét ine chèse, pi l’assit sin père deden, pi le chàufe le four. Bé oui, mé tio bounome, lui, bé dame o l’at brulé. Pi dame, ve savéz bé, l’avét toute la bouche é pi lés dens queme si que le rigolét. Ah bé oui, mé sés frères avont arivé. L’ont dit : “Bé ou que l’ét Papa?”

— Ah bé si ve saviéz! I é chàufé le four pi i l’é mi deden. Si ve saviéz queme le rit!”

Alore l’ont été o voér, é pi l’ont dit queme ça : “Bé vela les jendermes qui venont la-bas! Le vont nous mètre en prison! Vela lés jendermes qui venont! Ferme la porte!”

Bé oui, mé Jan l’sot, li, au lieu de fermé la porte, le l’enlève de sés gons pi le l’enporte. Alore lés vela partis minté den in arbre per se sové. Mé Jan l’Sot l’avét trjou la porte su sen échine. L’o z-a minté den l’arbre.

Pi qui qu’at arivé sou tièl arbre? Dos voleurs qui s’avont assis per mangé.

Mé Jan l’Sot, li, l’avét besoin de fère sés “a besoins”, quoi. Alore l’at dit a sés frères : “Tenéz la porte!” Le s’ét mi a fère ça. É pi lés otres étiont en trin de mangé leu soupe en dessou, o tonbét tout den leus assiètes! Pi tiés voleurs qu’étiont de mème : “Oh mais... De la manne! de la manne que Dieu nous envoyate!”

Bé oui, mé qu’o dit l’in dés frères : “La porte qui nous échape!”

— Bé dame, i sé pa ce qu’y fère!”

Alore, l’ont léssé partir la porte. “Oh, qu’o dit lés voleurs, c’est le tonnerre qui gronde! Sauvons-nous!”

Alore les vela qui s’avont sovés pi l’ont léssé toute leu bursaïe dessou : l’étiont en trin de cunté leu bursaïe é pi leu bursaïe a resté dessou. Pi Jan l’Sot pi sés frères l’ont tout ramassé entreus pi l’étiont riches.

Ol ét que le bounome, li, étét quant mème mort.

“De la manne que Dieu nous envoyate” (traduction)

Il y avait Jean le Sot et ses deux frères. Leur père était malade. Les deux frères s'en allaient en ville pour faire les commissions. Alors, avant de partir, ils ont dit : “Tu veilleras à ce que Papa ait bien chaud, toujours !”

Que fait Jean le Sot? Il met des fagots de bois dans le four, y place une chaise, assoit son père dessus, et chauffe le four. Oui, mais le vieillard, lui, il a brûlé. Et, dame, vous imaginez bien, sa bouche et ses dents semblaient rire.

Les frères sont revenus. Ils ont dit : “Où est Papa ?”

— Ah si vous saviez ! J'ai chauffé le four et je l'ai mis dedans. Si vous saviez comme il rit !”

Alors ils sont allés voir, et ont dit en revenant : “Voilà les gendarmes qui arrivent ! Ils vont nous mettre en prison ! Voilà les gendarmes qui arrivent ! Ferme la porte !”

Oui, mais Jean le Sot, lui, au lieu de fermer la porte, il la sort de ses gonds et l'emporte. Les voilà partis, ils voulaient monter dans un arbre pour se cacher. Jean le Sot avait toujours la porte sur son dos, il l'a montée dans l'arbre.

Mais qui est arrivé sous l'arbre ? Des voleurs qui s'y sont assis pour manger.

Jean le Sot, lui, avait une envie pressante. Alors il a dit à ses frères : “Tenez la porte !” Et il a baissé sa culotte. Les autres étaient en train de manger leur soupe en dessous, ça tombait dans leurs assiettes ! Et ces voleurs disaient : “Oh mais de la manne, de la manne que Dieu nous envoyate !”

“Bé oui, dit l'un des frères mais la porte nous échappe !”

— Dame, je ne sais pas quoi y faire !”

Alors, ils ont laissé tomber la porte. “Oh, ont dit les voleurs, c'est le tonnerre qui gronde ! Sauvons-nous !”

Alors les voilà qui se sauvent en laissant leur bourse sous l'arbre : ils étaient en train de compter leur bourse et elle est restée sous l'arbre. Et Jean le Sot et ses frères ont tout ramassé et ils étaient riches.

Mais le vieillard, lui, il était quand même mort.

Jean le Sot et Jean le Fin

C'est Jean le Sot pi Jean le Fin. Ils avaient deux bonn'amies, quoi, chacun leur bonn'amie. C'était les deux soeurs. C'était encore assez loin, alors ils partaient le soir et pi ils couchaient là-bas. Seulement Jean le Fin disait à son frère : "Chaque fois que j't'emmène là-bas, tu m'fais avoir grand honte : tu manges, tu manges, tu sais jamais quand faut que tu t'arrêtes !

— Oh bé, tu sais, c'est que j'ai faim !

— Enfin, quand je te ferai signe, quand je te donnerai un coup de pied sous la table, t'arrêteras !

— Bon bé d'accord, d'accord !"

Les v'la partis. Pi rendus à la ferme là-bas, ils se sont mis à table. Et pi ils commencent à manger... Ils avaient juste commencé la soupe, la soupe était juste mangée quoi, voilà qu'un gros chien qu'était dans la ferme passe sous la table et monte sur le pied à Jean le Sot. Bon. Le dit : "Ça y est, le veut pu que j'mange !" Alors Jean le Sot a arrêté. Alors tous les plats lui passaient sous le nez.

"Mais mange donc, Jean le Sot !

— Non, non, merci, i é pu faim, i é pu faim !

— Mange donc Jean le Sot !

— Mais non, Mais non, i é pu faim, i é pu faim !

— Bon bé..."

Si bien qu'il a pas mangé. Alors ils ont parti se coucher. Mais ils couchaient dans la cuisine. Dans la cuisine y'avait deux lits, y'avait la bonne qui couchait dans un lit, pi, eux, ils couchaient tous les deux ensemble dans l'autre lit, quoi. Pi dans la nuit, y'a Jean le Sot qui dit à son frère : "Bé dame t'es fin, toi ! I avais faim, pi tu m'as donné un coup de pied !

— Je t'ai pas donné de coup de pied ...

— Bé si !

— Ah, je t'ai pas donné de coup de pied !

— Ah bé o sera le chin, alors, qu'a monté su mon pied... pi i é faim maintenant !

— Tu sais, i é vu que l'aviont mis dans le buffet, là, un pplat de mell*, t'as qu'à aller o manger !"

Alors v'là mon Jean le Sot qui se lève. Y'avait point de lumière dans les moments. Il se lève, à tâtons il ouvre la porte du buffet, il trouve le mell...

"Ah, l'ét bon, l'ét bon, qu'il dit après à son frère, si tu savais comme ol ét bon !" Alors il en prend ses pleines mains, pi il s'en va pour le faire goûter à son frère, mais comme y'avait pas de lumière il se trompe de lit. La bonne qu'était couchée de l'autre côté, qui dormait les fesse à l'air... Il a barbouillé toutes les fesses à la bonne ! Alors... il s'en est pas rendu compte, quoi, il disait à son frère : "Goûte, goûte comme ol est bon !" Il retourne pi il dit : "Bé ol ét qu'i é les mains toutes sales, astur ! bé comment qu'i vais faire ?

— t’as qu’à te laver les mains à la cruche” qu’il dit son frère. Comme l’était pas trop fin, il met les deux mains dans la cruche... Plus moyen d’arracher les mains ! “Bé, il dit, i peux pu m’arracher les mains !

— Ah, que dit son frère, bé écoute t’as qu’à sortir, pi tu casseras la cruche ! Qui que tu veux que j’y fasse ?”

Dans l’intervalle la bonne s’était réveillée, elle croyait qu’elle avait “fait” dans le lit, elle ouvre la porte, elle se met à côté de la porte... Mon Jean le Sot qui s’amene, il dit : “Tiens, une grosse pierre !” ... tape su le derrière à la bonne !

La bonne s’est dit “Ça y est, c’est le patron !” Alors al était toute affolée, a criait : “Pardon patron ! Pardon patron ! I o feré pu ! I o feré pus !” Voilà.

* Un plat de laitage à base de millet.

*

Jean le Sot et Jean le Fin voleurs de fromages

C’est Jean le Sot et Jean le Fin. Ils voulaient voler des fromages pi Jean le Fin voulait pas y aller.

Pi Jean le Sot se rappelait jamais de ce que son frère lui disait. Alors rendu sur le pas de la porte, bé mon Jean le Sot dit : “Qui qu’il a dit qu’o fallait que j’emporte comme fromage ? M’en rappelle plus !”

L’autre l’attendait sous l’arbre, là, plus loin.

Jean le Sot crie après son frère : “Ét-o do mouc ou bé den do dur que tu veus ?”*

Vous pensez que c’était le moment de crier ça ! Sur le pas de la porte ! Ce qui fait qu’il a réveillé les gens et il a pas volé ses fromage, quoi.

Il était tellement bête !

* “Est-ce du fromage mou ou du fromage dur que tu veux ?”

Tio-la qui ferat rire la Rène l'arat

La Rène, al avét écrit prtout per la France tio-la qui la ferét rire l'arét.

Oi avét troas gas, o n-avét deus qu'étiot bé fins pi in qu'étét bé sot, le l'apeliat Jan l'Sot. Alore le pu vieu at dit : "Moa, tè, i m'en vas y alè!" Alore le prent do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

En son chemin le trouve ine petite boune fame.

— É vour ve z-en aléz-ve mon ami ?

— Ah, ét la Rène qu'at écrit prtout per la France tio-la qui la ferét rire l'arét.

— É qu'enportéz-ve per fère vetre route ?

— Ah, i emporte do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

— Veléz-ve point m'en dounè in petit morcè ?

— Ah, i en aé poet trop per ma!

— Oh, aléz, aléz! Ve z-aréz bé bé a fère, bé a dire, ve pouréz poet y arivé!

L'at bé été trouvé la Rène, mé l'at jamè pu la fère rire.

Alore le s'en ét retourné, pardi. Quant l'at été rendu ché li, l'ont dit : "As-tu pu la fère rire ?

— oh non, al at pa velu rire."

Alore bé dame... "Moa, que dit le deusième, i va y alé, moa, que le dit, i la feré p't èt' bé rire." Alore lui ossi le prent do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

En son chemin le trouve ine petite boune fame.

— É vour ve z-en aléz-ve mon ami ?

— Ah, ét la Rène qu'at écrit prtout per la France tio-la qui la ferét rire l'arét.

— É qu'enportéz-ve per fère vetre route ?

— Ah, i emporte do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

— Veléz-ve point m'en dounè in petit morcè ?

— Ah, i en aé poet trop per ma!

— Oh, aléz, aléz! Ve z-aréz bé a fère, bé a dire, ve pouréz poet y arivé!

Alore en èfè, l'at bé parti trouvé la Rène més l'at jamè pu la fère rire. Alore quant l'at été de retour, l'at dit que l'avét poet pu la fère rire, bé sur.

Alore Jan l'Sot, lui, le dit : "Bé moa i m'en vas y alè.

— Ah oui, ta qu'èt bé sot... Entrnous i un poet pu la fère rire, mé ta, t'iras la fère rire!

— Bé i m'y en va."

É pi le vela parti. Le prent do pin, do beure, do frmage pi une bouteille d'ève.

En son chemin le trouve ine petite boune fame.



- É vour ve z-en alé-z-ve mon ami ?
— Ah, ét la Rène qu’at écrit prtout per la France tio-la qui la ferét rire l’arét.
— É qu’enportéz-ve per fère vetre route ?
— Ah, i emporte do pin, do beure, do frmage pi une boutèlle d’ève.
— Veléz-ve point m’en dounè in petit morcè ?
— Ah, prnéz-ou tout si ve veléz !
— É bé tenéz, qu’a dit, i va ve douné tiète petite oa, ine bèle petite oa rouge, pi a la prmère mésin que ve trouvéréz, ve lojeréz.

Alore la prmère mésin que l’at trouvé, o s’ét trouvé ché le curé. Bé oui, mé falét lojé la petite oa rouge. Le curé l’avét dos oas. L’at dit : “Bé dame ol ét ine oa, i sé pa ce qu’en fère ! Ah bé i alun la mètre avèc lés notres !”

Alore, pardi, la chanbrère at vu tiète petite oa qui lui fesét bé envie. Le lendemin matin, al at parti toute en chemise per tenté oér si l’oa avét l’eu. Bé oui, mé ol ét que sa min le ll’at resti colée au dèrière. Alore ol ét qu’a venét pa ! Qu’o dit Jan l’Sot : “Bé votre bone a vint jamè !

— Bé, que dit le curé, i m’en va voar si a vint.”

Alore vela le curé parti, tout en chemise lui aussi. Quant l’arive, le voét la bone qui étét la, qui zigoullét, qui velét araché sa min pi qu’a pouvét pa. Alore le li fout ine fessaïe. Bé oui mé la min a resté colée au dèrière a la chanbrère.

Vela Jan l'Sot qu'arive : "Bé oui, mé moa i m'en va chéz la Rène! fâut que ve venéz! Ol at rin a fère, fâut que ve venéz!"

Alore bén eniès trtous per s'en alé, en essayant de se déprenre, pi pas moayin! Alore l'at parti.

Tout en chemin fesant, l'ont trouvé in ome qui s'en alét avèc ine pioche su sen épale.

— In boun endrét per foutre in coup de pioche!

Fout in coup de pioche au dar au curé, la pioche reste colaïe pi li au bout! Ah, bén ennié li ossi astur!

Le s'en vont pu loin. Le trouve in ome qui s'en alét avèc ine pale su sés épales.

— Eh bé mon vieu! In boun endrét pour foutre in coup de pale!

Fout in coup de pale au cu a l'ome.... La pale reste colaïe pi li au bout! Pi o vela parti.

L'arivant a la porte a la Rène. Pi vela Jan l'Sot qu'étét : "Sortéz-dun not'Rène! Sortéz-dun voère queme ol ét bia! Sortéz dun not'Rène!"

Vela la Rène qui s'ét mise a rire. Ah bé Jan l'Sot étét quintent. "Bé i ve z-oré not'Rène, i ve -z-oré, i me mariré avèc vous, i ve z-oré!"

Bé oui, mé ol ét que la Rène a velét pa se marié avèc Jan l'Sot bé sur. Alore le Roa son pére at dit come ça : "Tu as dit çui-la qui te ferét rire t'arét, é biin tu te mariras avèc Jan l'Sot!" Pi al at bén accepté.

Bé oui, mé sés frères é pi sa mère disiont : "Mé Jan l'Sot, le revint pa!" Alore l'ont parti ché la Rène, pardi. L'ont trouvé Jan l'Sot qu'étét assis a la porte, bén abillé, avèc la Rène. É pi entreus bé dame le s'ont retourné. É pi Jan l'Sot étét le Roa.



Celui qui fera rire la Reine l'épousera (traduction)

La Reine avait écrit partout en France que celui qui la ferait rire l'épouserait.

Il y avait trois gars, deux étaient très fins et l'autre était très sot, on l'appelait Jean le Sot. Alors le plus vieux a dit : "Moi, tiens, je vais y aller!" Alors il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

Sur sa route il rencontre une petite bonne femme.

— Et où allez-vous, mon ami ?

— Ah, c'est la Reine qui a écrit partout en France que celui qui la ferait rire l'aurait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah, j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un peu ?

— Ah, je n'en ai pas trop pour moi !

— Oh, allez, allez ! Vous aurez beau faire, beau dire, vous n'y arriverez pas !

Il est bien allé voir la Reine, mais il n'a jamais pu la faire rire.

Alors il est rentré, pardi. Quand il est arrivé chez lui, les autres ont dit : "As-tu pu la faire rire ?

— Oh non, elle n'a pas voulu rire."

Alors dame... "Moi, a dit le deuxième, je vais y aller, moi, peut-être que je parviendrai à la faire rire." Alors lui aussi prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

Sur sa route il rencontre une petite bonne femme.

— Et où allez-vous mon ami ?

— Ah, la Reine a écrit partout en France que celui qui la ferait rire l'aurait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah, j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un peu ?

— Ah, je n'en ai pas trop pour moi !

— Oh, allez, allez ! Vous aurez beau faire, beau dire, vous n'y arriverez pas !

Alors, en effet, il est bien allé voir la Reine mais n'a jamais pu la faire rire. Alors, à son retour, il a dit qu'il n'avait pas pu la faire rire, bien sûr.

Alors Jean le Sot a dit : "Eh bien moi je vais y aller.

— Ah oui... Nous n'avons pas pu la faire rire, mais toi qui es si sot, tu la feras bien rire !

— Eh bien j’y vais.”

Et le voilà parti. Il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille d’eau.

Sur sa route il rencontre une petite bonne femme.

— Et où allez-vous mon ami ?

— Ah, la Reine a écrit partout en France que celui qui la ferait rire l’aurait.

— Et qu’emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah, j’emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille d’eau.

— Ne voulez-vous pas m’en donner un peu ?

— Ah, prenez tout si vous voulez !

— Et bien, dit-elle, je vais vous donner cette petite oie, une belle petite oie rouge. Et vous logerez dans la première maison que vous rencontrerez.

Alors la première maison qu’il a rencontré, c’était celle du curé. Oui, mais il fallait loger la petite oie rouge. Le curé avait des oies. Il a dit : “Je ne sais pas quoi faire de cette oie... Nous allons la mettre avec les nôtres !”

Mais la servante du curé avait vu cette petite oie qui lui faisait bien envie. Le lendemain à l’aube, elle s’en est allée en chemise pour regarder si l’oie avait pondu. Oui, mais sa main est restée collée au derrière de l’oie. Elle ne revenait pas ! Jean le Sot a dit au curé : “Votre bonne ne revient pas !

— Eh bien, dit le curé, je vais y aller voir.”

Alors voilà le curé parti, en chemise lui aussi. Il voit la bonne qui gigotait, qui voulait arracher sa main et qui ne pouvait pas. Alors il lui donne une fessée. Oui, mais la main du curé reste collée au derrière de sa servante.

Voilà Jean le Sot qui arrive : “Je dois m’en aller chez la Reine ! Il va falloir que vous veniez avec moi ! Il n’y a rien à faire, il faut que vous veniez !”

Alors ils étaient bien ennuyés de devoir partir, essayant de se décoller sans y parvenir ! Alors ils sont partis.

Chemin faisant, ils ont rencontré un homme qui s’en allait avec une pioche sur son épaule.

— Un bel endroit pour donner un coup de pioche !

Il donne un coup de pioche dans le derrière du curé, la pioche reste collée et lui au bout ! Ah, lui aussi était bien ennuyé désormais !

Ils continuent leur voyage et rencontrent un homme qui s’en allait avec une pelle sur son épaule.

— Eh bien mon vieux ! Un bel endroit pour donner un coup de pelle !

Il donne un coup de pelle au derrière de l’homme à la pioche... La pelle reste collée et lui au bout ! Et les voilà partis.

Ils arrivent à la porte de la Reine. Et voilà Jean le Sot qui crie : “Sortez-
donc not’Reine ! Sortez-donc voir comme c’est beau ! Sortez-donc
not’Reine !”

Alors la Reine s’est mise à rire. Jean le Sot était content. “Je vous aurai
not’Reine, Je vous aurai, je me marierai avec vous, Je vous aurai !”

Oui, mais la Reine ne voulait pas se marier avec Jean le Sot, bien sûr.
Alors le Roi son père a dit : “Tu as promis que celui qui te ferait rire
t’épouserait, et bien tu te marieras avec Jean le Sot !” Elle a du accepter.

Eh oui, mais les frères et la mère de Jean le Sot se disaient : “Jean le Sot
ne revient pas !” Alors ils sont allés chez la Reine, bien sûr. Ils ont trouvé
Jean le Sot assis devant la porte, bien habillé, avec la Reine. Alors ils sont
rentrés chez eux. Et Jean le Sot était devenu le Roi.



Le conte du Bon-péteur

Y'at le conte du Bon-péteur qu'ét très rigolo, qu'ét de Jan l'Sot.

C'été, un jour, que la Rène avét écrit prtout per la France celui-la qui ferét tout ce qu'a dirét l'orét.

Alore y'avét troas frères, y'en avét deus qu'étiot très fins é in otre qu'été sot, le l'apeliot Jan l'Sot.

Alore in bia jour, le plus vieu dit : "Ah bé moa, i m'en vas alé fère ce que la Rène voudrat me dire de fère." Alors le vela parti. Le prent do pin, do beure, do frmage pi ine bouteille de vin. En son chemin, le trouve ine petite boune fame.

— É vour ves-en-allèz-ve, mon ami ?

— Ah, ét la Rène qu'at écrit prtout per la France tio-la qui ferét tout ce qu'a dirét l'orét.

— É qu'enportèz-ve per fère votre route ?

— Ah i enporte do pin, do beure, do frmage pi ine bouteille de vin.

— Velèz-ve poét m'en douné in petit morcè ?

— Ah, i en é poét trop per ma.

Alore le vela parti. Quant l'at arivé, la Rène at dit : "Y'a cin cents boulangérs den la vile. Chaque boulangér, fodra que vous mangiez cin cents livres de pin."

Alore l'at bé rassemblé tout plin de monde den la vile mé le lendemin ol avét gros de pin encore qu'été pas mangé. Alore le s'en ét retourné ché lui san épousé la rène.

Alore quant l'at été de retour, l'ote dit come ça : "Ah bé moa i m'en vas y alé moa ossi, i y arivré p't èt'."

Bé oui, mé quant l'at arivé, lui, falét que le va ché lés marchands de vin, et pi chaque marchand de vin y'avét cin cents bariques de vin, alore falét que tout ça sège bu le lendemin matin.

Bé oui, lui ossi, l'at récolté plin de gens mè l'at jamé pu tout boare. alore finalement le s'en s'ét retourné chéz lui.

"Ah bé, qu'o dit Jan l'Sot, moa i va y allé !

— Oh oui, qu'o dit sés frère, toa qu'ét poét fin, tu pouras pa meu y arivé que nous !"

Enfin, le s'en vat. Le prent do pin, do beure, do fermage ét pi ine bouteille d'ève. Alore den, dans son petit chemin, le trouve la petite boune fame.

— Vour vous-en-allèz-ve, mon ami ?

— Ah, ét la Rène qu'at écrit prtout per la France [que] tio-la qui ferét tout ce qu'a dirét l'orét.

— Et qu'enportèz-ve per fère votre route ?

— Ah i enporte do pin, do beure, do fermage pi ine bouteille d'ève.

— Velèz-ve poét m'en douné in petit morcè ?

— Ah pernez-ou tout si ve veléz!
Alore la petite boune fame lui dit : “Marchéz, marchéz, pi ve réussirez!”
Alore le vela parti. Den son chemin, l’at trouvé in ome qu’at passé quinte lui queme in bouyar de vent.

— É vour que vous-en-allèz-ve mon ami ?
— Ah bé dame i file mon chemin...
— Bé venéz den avèc ma, que le dit, i ferins route ensemble. Quemen ve z-apelèz-ve ?
— I m’apele Va-le-vent.
Alore l’ont parti pu loin. L’ont trouvé in ome qu’été su le bord de la mèr é pi qui buvèt, qui buvèt, qui buvèt. A chaque gorgée que le buvèt, la mèr bèssèt de troas piés.

— Bé que fesèz-ve la ?
— Ah bé, que le dit, moa, i peus jamès me rassasié.
— Bé venéz den avèc ma, que le dit, i ferins route ensemble. Quemen ve z-apelèz-ve ?
— I m’apele Boés-san-soéf.
Alore quant l’ont été rendus in petit peu pu loin, l’en ont trouvé yin qui mangét in beu su ine bouchée de pin.

— Eh bé, men ami ! Que fesèz-ve là ?
— Ah bé dame i mange parce que i é grand fin !
— Bé venéz den avec ma, i ferins route ensemble. Quemen ve z-apelèz-ve ?
— I m’apele Boufe-la-bale.
Alore quant l’ont été rendus in peu pu loin, o-n-avait llin qu’été den in boéssin qu’écoutét, qu’écoutét.

— Bé que fesèz-ve la, mon ami ?
— I écoute lés prussiin qui se batont à cin cents lieues d’ici.
— Bé venéz den avec moa, i ferins route ensemble. Quemen ve z-apelèz-ve ?
— I m’apele l’Orèlle-fine.
Alore quant l’ont été rendus in peu pus loin, l’en ont trouvé llin qui petét, qui petét. Chaque pét, o dérochèt tout le pavé.

— Bé que fesèz-ve là, mon ami ?
— Ah bé dame, que le dit, i pète.
— Bé venéz dan avec ma, i ferins route ensemble. Quemen ve z-apelèz-ve ?
— I m’apele le Bon-péteur.
Alore lés velà partis tertous a la porte a la Rène.

— i sé venu, not’ Rène, que le dit, queme ve z-avéz fét dire que tio-la qui ferét tout ce que ve diriez vous orét, i sé venu exprè.
— Bé dame écoutez, qu’a dit, y’at cin cents boulangérs dans la ville. Chaque boulangér, faudra que vous mangiez cin cents livres de pin.

— Ah bé, qu'o dit Bouffe-la-bale, i va trjou bé me rassasié!
L'ont parti mangé. L'ont tèlement si bé mangé qu'ol en avét pas assé!
L'o-z-aviont tout mangé. Vela Jan l'Sot qui se ramene avec sa compagnie a la porte a la Rène.

— I ve z-aré, not' Reine, i ve z-aré!

— Bé oui, mè c'èt encore pas fini. Parce que y'a cin cents marchands de vin dans la ville. Chaque marchand de vin, fodrat que vous buviéz cin cents bariques de vin.

— Ah bé, qu'o dit Boés-san-soéf, i va bé boère mon content!

Alore finalement, quant at arivé le lendemin matin, tout étét bu. Alore lés vela qui retournont a la porte a la Reine.

— Bé oui, qu'a dit, mé c'èt pas encore fini. Cète nuit, fodrat que vous mangiéz chaque boulangér cin cents livres de pin, é pi fodrat que vous buviéz chaque marchand de vin cin cents bariques, é pi fodra que tout ça sège bu et mangé demin matin.

Alore quant at arivé le lendemin matin, tout étét bu, tout étét mangé. alore l'at parti a la porte a la Rène.

— I ve z-aré, not' Rène, i ve z-aré!

A velét point de Jan l'Sot. Alore son père ll'at dit : “Écoute, tu as dit que çui-là qui ferét ce que tu dirés, tu te marirés avèc, eh bé tu te mariras avèc Jan l'Sot.

— Ah, mé qu'a dit, c'èt pas fini! J'avons in petit cheval qui marche très biin, fodrat que vous alé z porté lés papiés signé à Paris é que vous soyiéz rendus aven mon petit cheval à Paris, é que les papiés sègent signés.

— Ah bé, qu'o dit Va-le-vent, moé i m'en va m'y en alé.

Le fendét le vent, li! Alore le vela parti.

Bé oui, mé en cours de route l'étét fatiqué. Le s'èt couché dessus in mincia de pières. Le ronflét, le ronflét! Pi ol ét que le petit cheval at passé.

Qu'o dit Jan l'sot : “Serét-èll poét endormi, à dos foés?”

— Ah bé, qu'o dit l'Orèlle-fine, i m'en vas bé o savoér!

L'Orèlle-fine s'èt mis à écouté, écouté.

— Ah, que le dit, l'èt couché su in mète de pières, pi le ronfle ét abominable!

— Bé, qu'o dit le bon-peteur, moa i m'en va le révllé!

Alore le s'èt mis a peté, a peté. Les calles ont jalli otour de Va-le-vent pi o l'at révllé. Pi quant le s'èt révllé, pi que le s'èt vu là... “Bé, que le dit, mon petit choao ét p't èt' passé!” É pi le vela parti. É pi, ma foa, l'at dépassé le petit choao, é pi l'at été rendu, é pi l'at fét signé lés papiés, é pi le vela de retour.

É pi quant l'at été de retour, Jan l'Sot étét encore là :

— I ve z-aré, not' Rène, i ve z-aré!

— Ah bé oui, qu'a dit, mé vous reviindré z demin matin.

alors le lendemin matin, ol ét qu'ol avét toute ine troupe a la porte a la Rène.

— Oh bé, que dit le Bon-péteur, i va pa en avoar per lontan.



Alore le s'ét mis a peté, a peté, le lés at tertous tués. Alore finalement Jan l'Sot étét encore là :

— I ve z-aré, not' Rène, i ve z-aré!

— Ah non, vous retourneré z demin matin!

Ol ét que le lendemin matin, ol avét encore toute ine escouade de soldats qu'étaient la. Alore le Bon-péteur en at fét encore otan. Le s'ét mis a peté, peté. Pi les callous qui vezouniont, l'ont tout assomé. Le vela encore a la porte a la Rène.

— Not' rène, i ve z-aré, i ve z-aré! que le dit.

— Ah non, c'ét pas encore le jour, tu revindras demin.

Bé oui, mé ol ét que la Rène al at fét tout le tour de tous lés régimens de soldats pi o-n-a pa llin qu'at velu yi venir. Alore finalement, al at été obligée d'épouser Jan l'Sot.

É pi sés deus frères pi sa mère étiont inquièts que le venét pas. L'ont dit : "Mé qui que le fét?" Alore l'ont venu o voir pi l'ont vu Jan l'Sot a la porte a la Rène, assis su un ban, é pi biin abillé, é pi l'étét le Roa avec la Rène.

Voalà. més ol ét qu'i v'o-z-ét raconté en patoas, pasqu'ol ét de mème qu'i o-z-é appris pi i peus pas o dire en francès.

Le conte du Bon-péteur (traduction)

Il y a le conte du Bon-péteur qui est très rigolo et qui est un conte de Jean l'Sot.

C'était un jour où la Reine avait écrit partout en France que celui qui ferait tout ce qu'elle demanderait l'épouserait.

Alors il y avait trois frères, il y en avait deux qui étaient fins et un autre qui était sot, on l'appelait Jean le Sot.

Alors un beau jour, le plus vieux dit : "Moi, je vais m'en aller faire ce que la Reine voudra me demander." Alors le voilà parti. Il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin. Sur sa route, il trouve une petite bonne femme.

— Et où allez-vous, mon ami ?

— Ah, c'est la Reine qui a écrit partout en France que celui qui ferait tout ce qu'elle demanderait l'épouserait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un petit peu ?

— Ah, je n'en est pas trop pour moi

Alors le voilà parti. quand il est arrivé, la Reine a dit : "Y'a cinq cents boulangers dans la ville. Chez chaque boulanger, il faudra que vous mangiez cinq cents livres de pain."

Alors il a bien rassemblé beaucoup de monde dans la ville, mais le lendemain il restait encore beaucoup de pain à manger. Alors il est rentré chez lui sans épouser la Reine.

Alors, le deuxième frère dit : "Eh bien moi aussi, je vais y aller, je réussirai peut-être."

Eh bien oui, mais quand il est arrivé, lui, il fallait qu'il s'en aille chez les marchands de vin. Chez chaque marchand de vin il avait cinq cents barriques de vin à boire avant le lendemain matin.

Lui aussi, il a rassemblé beaucoup de monde, mais il n'a jamais pu tout boire. Alors finalement il est rentré chez lui.

"Eh bien, a dit Jean le Sot, moi je vais y aller !

— "Ah oui ?" ont dit ses frères. "Toi qui es si sot tu ne pourras pas mieux y arriver que nous !"

Enfin, il s'en va. Il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille d'eau. Alors donc, sur sa route, il rencontre la petite bonne femme.

— Où vous-en-allez-vous, mon ami ?

— Ah, c'est la Reine qui a écrit partout en France que celui qui ferait tout ce qu'elle demanderait l'épouserait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille d'eau.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un petit peu ?

— Ah prenez tout si vous voulez !

Alors la petite bonne femme lui dit : “Marchez, marchez, et vous réussirez !”

Alors le voilà parti. Sur sa route, il a rencontré un homme qui est passé près de lui comme un courant d’air.

— Où allez-vous mon ami ?

— Eh bien je file mon chemin...

— Venez donc avec moi, nous ferons route ensemble. Comment vous appelez-vous ?

— Je m’appelle Va-le-vent.

Alors ils sont partis ensemble. Ils ont rencontré un homme au bord de la mer qui buvait, qui buvait, qui buvait. A chaque gorgée qu’il buvait, la mer baissait de trois pieds.

— Eh bien, que faites-vous là ?

— Moi, je ne parviens jamais me rassasier.

— Venez donc avec moi, nous ferons route ensemble. Comment vous appelez-vous ?

— Je m’appelle Bois-sans-soif.

Un petit peu plus loin, ils en ont rencontré un autre qui mangeait un boeuf sur une bouchée de pain.

— Eh bien, mon ami, que faites-vous là ?

— Dame, je mange parce que j’ai grand faim !

— Venez donc avec moi, nous ferons route ensemble. Comment vous appelez-vous ?

— Je m’appelle Bouffe-la-balle.

Alors quand ils sont arrivés un peu plus loin, il y en avait un qui était dans un buisson et qui écoutait, qui écoutait.

— Que faites-vous là, mon ami ?

— J’écoute les prussiens qui se battent à cinq cents lieux d’ici.

— Venez donc avec moi, nous ferons route ensemble. Comment vous appelez-vous ?

— Je m’appelle l’Oreille-fine.

Quand ils sont arrivés un peu plus loin, ils en ont rencontré un qui pétait, qui pétait. A chaque pet, des pavés de la route se descellaient.

— Que faites-vous là, mon ami ?

— Eh bien, dame, dit-il, je pète.

— Venez donc avec moi, nous ferons route ensemble. Comment vous appelez-vous ?

— Je m’appelle le Bon-péteur.

Alors les voilà tous arrivés à la porte de la Reine.

— Not’ Reine, dit-il, comme vous avez fait dire que celui qui ferait tout ce que vous demanderiez vous épouserait, je suis venu dans cette intention.

— Écoutez, dit-elle, il y a cinq cents boulangers dans la ville. Chez

chaque boulanger, il faudra que vous mangiez cinq cents livres de pain.

— Eh bien, dit Bouffe-la-balle, je vais toujours bien me rassasier !

Ils sont partis manger. Ils ont tant mangé qu'il n'y en avait pas assez ! Ils avaient tout mangé. Jean le Sot revient avec ses compagnons à la porte de la Reine.

— Je vous aurai, not' Reine, je vous aurai !

— Oui, mais ce n'est encore pas fini. Parce qu'il y a cinq cents marchands de vin dans la ville. Chez chaque marchand de vin, il faudra que vous buviez cinq cents barriques de vin.

— Eh bien, dit Bois-sans-soif, je vais boire tout mon content !



Alors, finalement, le lendemain matin, tout était bu. Alors les voilà qui reviennent à la porte de la Reine.

— Oui, dit-elle, mais ça n'est pas encore fini. Cette nuit, il faudra que vous mangiez chez chaque boulanger cinq cents livres de pain, et il faudra que vous buviez, chez chaque marchand de vin, cinq cents barriques. Et tout ça devra être bu et mangé demain matin.

Le lendemain matin, tout était bu, tout était mangé. Alors Jean le Sot s'est présenté à la porte de la Reine.

— Je vous aurai, not' Reine, je vous aurai !

Elle ne voulait point de Jean le Sot. Alors son père lui a dit : “Écoute, tu as dit que tu te marierais avec celui qui ferait tout ce que tu demanderais, eh bien tu te marieras avec Jean le Sot.

— Ah mais, dit-elle, ça n'est pas fini ! J'ai un petit cheval qui court très vite. Jean le Sot, vous devrez porter à Paris les papiers à signer, il faudra que vous soyez arrivés avant mon petit cheval à Paris, et que les papiers soient signés.

— Eh bien, dit Va-le-vent, moi je vais y aller.

Il fendait l'air, lui ! Alors le voilà parti.

Oui, mais en cours de route il s'est senti fatigué. Il s'est couché sur un tas de pierres. Il ronflait ! Il ronflait ! Et le petit cheval l'a dépassé.

Jean le sot dit : “Ne serait-il pas endormi, par hasard ?

— Eh bien, dit l'Oreille-fine, je vais bien le savoir !

L'Oreille-fine s'est mis à écouter, écouter.

— Ah, dit-il, il est couché sur un mètre de pierres, et il ronfle que c'en est abominable !

— Eh bien, dit le Bon-péteur, moi je vais le réveiller !

Alors il s'est mis à péter, à péter. Les pets ont jailli autour de Va-le-vent et ça l'a réveillé. Quand il s'est réveillé, et qu'il s'est vu là... “Le petit cheval est peut être passé !” Alors le voilà reparti. Et, ma fois, il a doublé le petit cheval, il est arrivé à Paris, il a fait signer les papiers, et le voilà revenu.

Quand il est arrivé, Jean le Sot a de nouveau dit :

— Je vous aurai, not' Reine, je vous aurai !

— Oui, mais vous reviendrez demain matin.

Le lendemain matin, il y avait toute une troupe devant la porte de la Reine.

— Eh bien, dit le Bon-péteur, je ne vais pas en avoir pour longtemps !

Il s'est mis à péter, à péter. Il les a tous tués. Alors, finalement, Jean le Sot disait toujours :

— Je vous aurai, not' Reine, je vous aurai !

— Ah non, vous reviendrez demain matin !

Le lendemain matin, il y avait encore toute une escouade de soldats qui se trouvaient là. Alors le Bon-péteur en a fait autant que la veille. Il s'est mis à péter, péter, et les cailloux qui pleuvaient les ont tous assommés. Le voilà de nouveau à la porte de la Reine.

— Not' Reine, je vous aurai, je vous aurai !

— Non, ce n'est pas encore le jour, tu reviendras demain.

Oui, mais la Reine a fait le tour de tous les régiments de soldats et aucun n'a voulu se déplacer. Alors finalement, elle a été obligée d'épouser Jean le Sot.

Ses deux frères et sa mère étaient inquiets de son absence. Ils ont dit : “Mais que fait-il ?” Alors ils sont allés aux nouvelles, et ils ont vu Jean le Sot à la porte de la Reine, assis sur un banc, bien habillé, avec la Reine. Il était le Roi.

Voilà. Mais je vous l'ai raconté en patois. C'est ainsi que je l'ai appris et je ne peux pas le dire en français.

Un batàu qu'irét su tèrè é su mèr

In jour, la Rène avét écrit prtout per la France tio-la qui ferét in batàu qu'irét su tèrè é su mèr, a se marirét avèc.

Alore ol avét troas frères, o n'n avét deus qu'étiout bé fins pi l'otre qu'évét bé sot. Alore le pu vieu, l'at dit queme tieu : “Ah bé dame, moa, i m'en va y allé y éssayé. Alore le vela parti. Le prent do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

En son chemin le trouve ine petite boune fame.

— É vour ve z-en aléz-ve mon ami ?

— Ah, ét la Rène qu'at écrit prtout per la France tio-la qui ferét in batàu qu'irét su tèrè é su mèr l'arét.

— É qu'enportéz-ve per fère vetre route ?

— Ah, i emporte do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

— Veléz-ve point m'en dounè in petit morcè ?

— Ah, i en aé poét trop per ma !

— Ah bé ve pouréz bé fère, bé dire, ve pouréz pa y arivé !

Alore le vela parti a la porte a la Rène. L'at demandi ce que l'avét a fère. Alore al l'at envoayé den le parc. Falèt abatre in chagne. Alore l'at bé abatu le chagne pardi. Bé oui, mé lui, ol ét que le fesét rin que dos cllères pi dos fourchètes.

Quant l'at présenté tieu a la Rène, al at dit : “Bé ça ét pas in batàu, i peu pa me marié avèc vous.”

Alore, l'at retourné ché li, bé sur. Quant l'at arivé, son frère lli dit : “Ta, t'as pa pu y arivé, mé moa i va y alé !”

Alore le vela parti. Le prent do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

En son chemin le trouve ine petite boune fame.

— É vour ve z-en aléz-ve mon ami ?

— Ah, ét la Rène qu'at écrit prtout per la France tio-la qui ferét in batàu qu'irét su tèrè é su mèr l'arét.

— É qu'enportéz-ve per fère vetre route ?

— Ah, i emporte do pin, do beure, do frmage pi une bouteille de vin.

— Veléz-ve point m'en dounè in petit morcè ?

— Ah, i en aé poet trop per ma !

— Ah bé ve pouréz bé fère, bé dire, ve pouréz pa y arivé !

Alore le l'ont envoayé den le parc. L'at jeté in grous chagne. Lui, le fesét rin que dos fusae per filé la filasse. Alore l'at arivé a la porte a la Rène. “Ah bé oui, qu'a dit, i peu pa me marié avèc vous, o me fâut in batàu !”

Alore quant l'at arivé ché li... “Ah bé, qu'o dit Jan l'Sot, ve z-avéz pa pu y arivé, bé moa i m'en va o fère. I m'en va y alé.”

Alore le vela parti. Le prent do pin, do beure, do frmage pi une bouteille d'ève.

En son chemin le trouve ine petite boune fame.

– É vour ve z-en alé z-ve mon ami ?

– Ah, ét la Rène qu’at écrit prtout per la France tio-la qui ferét in batàu qu’irét su tère é su mèr l’arét.

– É qu’enporté z-ve per fère vetre route ?

– Ah, i emporte do pin, do beure, do frmage pi une bouteille d’ève.

– Velé z-ve point m’en dounè in petit morcè ?

– Ah, prné z-ou tout si ve velé z !

– Bé tené z, qu’a dit, i m’en va ve douné ine petite baguète. Ét pi quant ve vedré z fère quque chose, ve diré z : “A la vagueur ma petite baguète !”

Alore le vela parti a la porte a la Rène. Alore al l’at envoayé den le parc per jeté in arbre. Pi le dit : “A la vagueur ma petite baguète, que tio chagne se chète au bas ! A la vagueur ma petite baguète, qu’o coupe lés branches ! A la vagueur ma petite baguète qu’o fét in batàu qui va su tère é su mèr “

Ol at fét in bia batàu qu’alét su tère é su mèr. Alore le monte den le batàu pi le vela parti a la porte de la Rène. Quant al at arivé, la Rène at vu tio bia batàu. Bé oui, mé ol ét qu’a velét pa se marié avèc Jan l’Sot. Bé alore son père at dit : “Bé écoute dun, t’as dit que tu prendrés tio-la qui ferét in batàu qu’irét su tère é su mèr, bé dame t’épouserás Jan l’Sot.” Alore al at épousé Jan l’Sot.



Alore sés frères, la encore, bé dame l’ont été jalous, parce que l’ont venu o voar é pi le l’ont vu instalé ché la Rène. É pi le s’ont retournés entreus, pi l’ont pa épousé la Rène : ét Jan l’Sot qui l’at épousée.

Un bateau allant sur terre et sur mer (traduction)

Un jour, la Reine avait écrit partout en France qu'elle épouserait celui qui fabriquerait un bateau allant sur terre et sur mer.

Alors il y avait trois frères, deux qui étaient très fins et l'autre qui était bien sot. Alors le plus vieux a dit : "Eh bien moi, Je vais m'y essayer. Alors le voilà parti. Il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

Sur sa route il rencontre une petite bonne femme.

— Et où allez-vous, mon ami ?

— Ah, la Reine a écrit partout en France que celui qui fabriquerait un bateau allant sur terre et sur mer l'aurait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah, j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un peu ?

— Ah, je n'en ai pas trop pour moi !

— Eh bien vous aurez beau faire, beau dire, vous n'y arriverez pas !

Alors le voilà parvenu à la porte de la Reine. Il a demandé ce qu'il devait faire. Elle l'a envoyé dans le parc. Il lui fallait abattre un chêne. Il a abattu le chêne, bien sûr. Mais ensuite, il ne parvenait à fabriquer que des cuillers et des fourchettes.

Quand il a présenté son travail à la Reine, elle a dit : "Vous n'avez pas fait mon bateau, je ne peux pas me marier avec vous."

Alors, il s'en est retourné, bien sûr. Quand il est arrivé, son frère lui dit : "Toi, tu n'as pas pu y arriver, mais moi je vais y aller !"

Alors le voilà parti. Il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

Sur sa route il rencontre une petite bonne femme.

— Et où allez-vous mon ami ?

— Ah, la Reine a écrit partout en France que celui qui fabriquerait un bateau allant sur terre et sur mer l'aurait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah, j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille de vin.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un peu ?

— Ah, je n'en ai pas trop pour moi !

— Eh bien vous aurez beau faire, beau dire, vous n'y arriverez pas !

Lui aussi a été envoyé dans le parc. Il a abattu un gros chêne. Lui, il ne parvenait à fabriquer que des fuseaux pour filer. Il est revenu à la porte de la Reine. "Eh oui, dit-elle, je ne peux pas me marier avec vous, il me faut un bateau !"

Alors à son retour chez lui... "Eh bien, dit Jean le Sot, vous n'avez pas réussi, moi je vais le faire. Je vais y aller."

Alors le voilà parti. Il prend du pain, du beurre, du fromage et une bouteille d'eau.

Sur sa route il rencontre une petite bonne femme.

— Et où allez-vous, mon ami ?

— Ah, la Reine a écrit partout en France que celui qui fabriquerait un bateau allant sur terre et sur mer l'aurait.

— Et qu'emportez-vous pour votre voyage ?

— Ah, j'emporte du pain, du beurre, du fromage et une bouteille d'eau.

— Ne voulez-vous pas m'en donner un peu ?

— Ah, prenez tout si vous voulez !

— Tenez, dit-elle, je vous donne cette petite baguette. Quand vous voudrez faire quelque chose, vous direz : "A la vogueur ma petite baguette !"

Alors le voila parti à la porte de la Reine. Elle l'a envoyé dans le parc pour abattre un arbre. Il dit : "A la vogueur ma petite baguette, que ce chêne tombe ! A la vogueur ma petite baguette, que les branches se coupent ! A la vogueur ma petite baguette, qu'il soit construit un bateau allant sur terre et sur mer !"

Il s'est construit un beau bateau allant sur terre et sur mer. Alors Jean le Sot monte dans le bateau, et le voilà parti à la porte de la Reine. Quant elle est apparue, la Reine a vu ce beau bateau. Oui, mais elle ne voulait pas se marier avec Jean le Sot. Alors son père a dit : "Écoute, tu as dit que tu prendrais celui qui fabriquerait un bateau allant sur terre et sur mer, eh bien tu épouseras Jean le Sot." Alors elle a épousé Jean le Sot.

Là encore ses frères ont été jaloux, parce qu'ils sont venus aux nouvelles, et ils l'ont vu installé chez la Reine. Eux, ils avaient du rentrer chez eux sans épouser la Reine. C'est Jean le Sot qui l'a épousée.

Jan l'Sot qui revint do paradis



Oi en at in qui ve z-é pa dit, de Jan l'Sot.

Ét Jan l'Sot qui revint do paradis, l'at aporté ine bèle père de souliés gris.

Den son chemin, l'at trouvé in ome su la route qu'étéét avèc quatre beus.

— É vour de venèz-ve, mon ami ?

— Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

— fàut que ve me la chanjéz en per més quatre beus !

— Ah, i o vèu bé.

Alore le vela parti avèc lés quatre beus, pi l'aote at emporté la père de souliés gris.

Alore, quant l'at été rendu in petit peu pu loin, l'at trouvé in ome avèc deus beus.

— É vour de venèz-ve, mon ami ?

— Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

— Bé qu'en avéz-ve fét ?

— Ah, i l'é changi en per tiés quatre beus.

— Ah bé fàut que ve chanjéz lés quatre beus en per més deus beus !

— Ah, i o vèu bé.

Alore l'at changé les quatre beus en per les deus beus.

Alore, quant l'at été rendu in peu pu loin, avèc sés deus beus pardi, le trouve ine fame qui gardét ine vache.

– É vour de venèz-ve, mon ami ?

– Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

– Bé qu'en avèz-ve fét ?

– Ah, i l'é changi en per quatre beus, les quatre en per les deus.

– Ah bé fàut que ve chanjéz vos deus beus en per ma vache !

– Ah, i o vèu bé.

Alore le change les deus beus en per la vache.

Le vela parti.

In peu pu loin, le trouve ine fame qui gardét ine chèvre.

– É vour de venèz-ve, mon ami ?

– Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

– Bé qu'en avèz-ve fét ?

– Ah, i l'é changi en per quatre beus, les quatre en per les deus, les deus en per la vache.

– Ah bé fàut que ve chanjéz votre vache en per ma chèvre !

– Ah, i o vèu bé.

Alore le change la vache en per la chèvre. Le vela parti avèc la chèvre.

Quant l'at été rendu pu loin, le trouve ine fame qui gardét ine oèlle.

– É vour de venèz-ve, mon ami ?

– Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

– Bé qu'en avèz-ve fét ?

– Ah, i l'é changi en per quatre beus, les quatre en per les deus, les deus en per la vache, la vache en per la chèvre.

– Ah bé fàut que ve chanjéz votre chèvre en per mon oèlle !

– Ah, i o vèu bé.

Alore l'at changé la chèvre en per l'oèlle. Le vela parti.

Pu loin, le trouve ine fame qui s'en alét mené in gorét a la foére.

– É vour de venèz-ve, mon ami ?

– Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

– Bé qu'en avèz-ve fét ?

– Ah, i l'é changi en per quatre beus, les quatre en per les deus, les deus en per la vache, la vache en per la chèvre, la chèvre en per l'oèlle.

– Ah bé fàut que ve chanjéz votre oèlle en per mon gorét !

– Ah, i o vèu bé.

Alore l'at changé l'oèlle en per le gorét. Le vela parti avèc son gorét.

Quant l'at été rendu pu loin, l'at trouvé ine fame qui s'en alét, avèc ine bèle penerie de beure, au marché.

– É vour de venèz-ve, mon ami ?

– Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

– Bé qu'en avèz-ve fét ?

– Ah, i l'é changi en per quatre beus, les quatre en per les deus, les deus

en per la vache, la vache en per la chèvre, la chèvre en per l'oëlle, l'oëlle en per le gorét.

— Ah bé fâut que ve chanjéz votre gorét en per ma penerie de beure!

— Ah, i o vèu bé.

Alore l'at changé le gorét en per la penerie de beure. alore le vela parti.

Quant l'at été rendu pu loin, le trouve ine ote fame qui s'en alét, avec ine bèle penerie d'eus.

— É vour de venèz-ve, mon ami?

— Ah i revin do paradis, i é-t-enporté ine bèle père de souliés gris.

— Bé qu'en avéz-ve fét?

— Ah, i l'é changi en per quatre beus, lés quatre en per les deus, lés deus en per la vache, la vache en per la chèvre, la chèvre en per l'oëlle, l'oëlle en per le gorét, le gorét en per le beure.

— Ah bé fâut que ve chanjéz votre beure en per ma penerie d'eus!

— Ah, i o vèu bé.

Alore l'at changé le beure en per la penerie d'eus. Alore le vela parti avec sa penerie d'eus.

Quant l'at arivé le lin d'in étan, ol avét tout pllin de canes qu'étaient la su tièt étan.

— Coua! Coua! Coua!

— Qu'é-t-o que te dis?

— Coua! Coua! Coua!

— Qu'é-t-o que te dis?

— Coua! Coua!

— Qu'é-t-o que te dis? Te dis que més eus sun tertous couas? Bé tè, te lés vela!

Pi l'at garoché tous sés eus après lés canes é pi l'avét pu rin!

Ol ét qu'o me porte a rire!

Jean le Sot revient du paradis (traduction)

Il y en a un que je ne vous ai pas dit, un conte de Jean le Sot.

C'est Jean le Sot qui revient du paradis, il a apporté une belle paire de souliers gris.

Il a trouvé un homme sur la route qui avait quatre bœufs.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Il faut que vous me l'échangiez contre mes quatre bœufs !

— Ah, je veux bien.

Alors le voilà parti avec les quatre bœufs, et l'autre a emporté la paire de souliers gris.

Alors, arrivé un petit peu plus loin, il a trouvé un homme avec deux bœufs.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ah, je l'ai échangée contre ces quatre bœufs.

— Eh bien il faut que vous échangiez les quatre bœufs contre mes deux bœufs !

— Ah, je veux bien.

Alors Il a échangé les quatre bœufs contre les deux bœufs.

Alors, parvenu un peu plus loin, avec ses deux bœufs bien sûr, il trouve une femme qui gardait une vache.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ah, je l'ai échangée contre quatre bœufs, les quatre contre les deux.

— Eh bien il faut que vous échangiez vos deux bœufs contre ma vache !

— Ah, je veux bien.

Alors il échange les deux bœufs contre la vache.

Le voilà parti.

Un peu plus loin, il rencontre une femme qui gardait une chèvre.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ah, je l'ai échangée contre quatre bœufs, les quatre contre les deux, les deux contre la vache.

— Eh bien il faut que vous échangiez votre vache contre ma chèvre !

— Ah, je veux bien.

Alors il échange la vache contre la chèvre. Le voilà parti avec la chèvre.

Quant il arrive plus loin, il rencontre une femme qui gardait une brebis.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah, je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.
— Et qu'en avez-vous fait ?
— Ah, je l'ai échangée contre quatre bœufs, les quatre contre les deux, les deux contre la vache, la vache contre la chèvre.

— Eh bien il faut que vous échangiez votre chèvre contre ma brebis !

— Ah, je veux bien.

Alors il a échangé la chèvre contre la brebis. Le voilà parti.

Plus loin, il rencontre une femme qui allait conduire un cochon à la foire.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah, je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ah, je l'ai échangée contre quatre bœufs, les quatre contre les deux, les deux contre la vache, la vache contre la chèvre, la chèvre contre la brebis.

— Eh bien il faut que vous échangiez votre brebis contre mon cochon !

— Ah, je veux bien.

Alors il a échangé la brebis contre le cochon. Le voilà parti avec son cochon.

Quand il est arrivé plus loin, il a trouvé une femme qui s'en allait, avec un beau panier de beurre, au marché.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah, je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ah, je l'ai échangée contre quatre bœufs, les quatre contre les deux, les deux contre la vache, la vache contre la chèvre, la chèvre contre la brebis, la brebis contre le cochon.

— Eh bien il faut que vous échangiez votre cochon contre mon panier de beurre !

— Ah, je veux bien.

Alors il a échangé le cochon contre le panier de beurre. Alors le voilà parti.

Plus loin, il rencontre une autre femme qui s'en allait avec un beau panier d'œufs.

— Et d'où venez-vous, mon ami ?

— Ah je reviens du paradis, j'ai apporté une belle paire de souliers gris.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Ah, je l'ai échangée contre quatre bœufs, les quatre contre les deux, les deux contre la vache, la vache contre la chèvre, la chèvre contre la brebis, la brebis contre le cochon, le cochon contre le beurre.

— Eh bien il faut que vous échangiez votre beurre contre mon panier d'œufs !

— Ah, je veux bien.

Alors il a échangé le beurre contre le panier d'œufs. Alors le voilà parti avec son panier d'œufs.

Il est arrivé au bord d'un étang. Il y avait des canes sur cet étang.
— Coué! Coué! Coué!
— Que dis-tu?
— Coué! Coué! Coué!
— Que dis-tu?
— Coué! Coué!
— Que dis-tu? Tu dis que mes œufs sont tous couvés? Bé, tiens! Te les voilà!
Et il a lancé tous ses œufs aux canes et il ne lui est rien resté!
C'est que ça me fait rire!

SOURCES

Jon l'sot

recueilli en 1972 auprès de Madame Evelyne Sireau (La Ronde)
document du fonds sonore inédit Arcup n° 72 79 02 00 02 14

“De ma manne que Dieu nous envoyate”

Tio-la qui ferat rire la rène l'arat

Le conte du Bon-péteur

Un batàu qu'irét su tère é su mèr

Jan l'Sot qui revint do paradis

recueillis en 1973 et 1978 auprès de Madame Sidonie Giraud (Menomblet)
fonds sonore inédit Arcup n° 73 79 02 00 02 20 et 78 79 02 00 00 04

Jean le sot et Jean le fin

Jean le sot et Jean le fin voleurs de fromages

recueillis en 1978 auprès de Madame Micheline Rousselot (Montigny)
document du fonds sonore inédit Arcup n° 78 79 02 00 00 04

PHOTOGRAPHIES

couverture, pages 10, 11, 27 : Jacky Geay dans le rôle de Jean le sot
page 18 : Bernard Arnault dans le rôle du Bon-péteur
page 21 : J. F. Miniot dans le rôle de Bois-sans-soif
spectacle “La Noce à Jean” en 1984 (cl. M. Maumon et J.M. Landry, col. Arcup).

page 14 : La Reine (Colette Miniot) épouse Jean le Sot (Pascal Guérin)
spectacle jeune public “Jean l'Sot” en 1990 (cl. B. Miniot, col. Arcup).

page 24 : La Reine (Lise Fonteneau) épouse Jean le Sot (Damien Violleau)
spectacle de l'école de Montigny en 1995 (cl. x, col. privée).

Y'avait trois frères. Y'en avait deux qu'étaient très fins et in' aut' qu'était sot, le l'appelaient Jean l'Sot. Alors un beau jour...

Déjà parus dans la même collection

- 1 - « Bals, boums, boîtes » : récits autour des lieux de danse (épuisé)
- 2 - « Contes recueillis dans le Cerizéen » (épuisé)
- 3 - « Quand l'homme panse la Bête » : Médecine populaire (épuisé)
- 4 - « De la terre à l'usine » : Cerizay à l'après-guerre n° 1 (épuisé)
- 5 - « Comme un petit oiseau » : une femme errante, Marie-baigne-dans-l'beurre
- 6 - « Après le sinistre, la reconstruction » : Cerizay à l'après-guerre n° 2
- 7 - « Le C.O.C. a cinquante ans » : paroles de sportifs
- 8 - « Histoires de Jean le Sot » : Contes recueillis dans le Cerizéen n° 2
- 9 - « Jouets traditionnels » : Jeux et jouets en Cerizéen n° 1
- 10 - « Le 1^{er} mai » : Des choux... au bric à brac
- 11 - « Les conscrits » : Le ramassage des poulettes
- 12-13 - « Portugais de cœur, Français dans l'âme » : 30 ans de vies à Cerizay
- 14 - « La chasse comme elle se raconte ».

*